



Ivan Vladislavić

Distance

Roman traduit de l'anglais par Georges Lory

ZOE

DISTANCE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Le Banc « réservé aux Blancs »,
traduit par Christian Surber, 2004

Les Monuments de la propagande,
traduit par Christian Surber, 2005

La Vue éclatée,
traduit par Christian Surber, 2007

Clés pour Johannesburg,
traduit par Nida et Christian Surber, 2009

Folie,
traduit par Aurélia Lenoir, 2011

Double négatif,
traduit par Nida et Christian Surber, 2013

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Portés disparus,
traduit par Jean-Pierre Richard, Éditions Complexe, 1997

IVAN VLADISLAVIĆ

DISTANCE

Roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Georges Lory

ZOE

**écrits
d'ailleurs**

*La collection Écrits d'Ailleurs
est dirigée par Regula Locher.*

*Les Éditions Zoé remercient une fondation privée genevoise
pour son soutien à la collection Écrits d'Ailleurs et pour leur aide à la
traduction de ce livre, le Centre national du livre et le Fonds culturel Sud.*

Le traducteur remercie Marie-Françoise Bernin.

Titre original: *The Distance*

© 2019 by Ivan Vladislavić

Pour la présente traduction française :
© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2020
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration: Cassius Clay, photo by Barham/Mirrorpix/Getty Images

ISBN : 978-2-88927-806-0

ISBN EPUB: 978-2-88927-807-7

ISBN PDF WEB: 978-2-88927-808-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

CHAPITRE 1

Le Combat du siècle

Le commandant en chef des forces sud-vietnamiennes au Laos a fait savoir aujourd'hui que ses troupes ont pris le contrôle de trois points de jonction sur la piste Hô Chi Minh et se trouvaient sur le point de réaliser leur double objectif : détruire les bases nord-vietnamiennes et couper les réseaux d'approvisionnement.

Pretoria News, mars 1971

Joe

Fin 1970, au cours du printemps austral, je suis tombé amoureux de Mohamed Ali. Cet amour, cette sorte d'amour intense et inconditionnel que nous appelons le culte du héros, fut mis à l'épreuve dès la nouvelle année, lorsqu'Ali rencontra Joe Frazier au Madison Square Garden. J'étais au lycée à Verwoerdburg, qui me semblait aux antipodes du ring, mais je lisais la moindre nouvelle concernant cet événement majeur et je ne doutais pas un instant qu'Ali allait gagner. Mais il fut battu pour la première fois de sa carrière professionnelle.

Ce doit être ce tapage inédit avant le match Ali-Frazier qui m'a transformé en fan, comme tant d'autres qui jusqu'alors n'avaient montré aucun intérêt pour la boxe. Le «Combat du siècle» fut l'un des premiers spectacles mondialisés, un affrontement hollywoodien qui enflamma l'imagination publique comme jamais auparavant. Selon le reporter Solly Jasven, c'était aussi important pour le *Wall Street Journal* que pour le magazine *Ring*, suscitant ce qu'il nomma un emballement de gros sous.

Je ne sais pas ce que je pensais d'Ali avant le Combat du siècle. Toutefois je venais d'une famille qui lisait les journaux et j'avais commencé à éplucher un quotidien dès l'école primaire. J'avais donc dû tomber sur lui dans la presse, et pas seulement dans les pages sportives. En mars 1967, il avait refusé de faire son service dans l'armée

américaine. La World Boxing Association et la New York State Athletic Commission lui avaient retiré son titre de champion du monde des poids lourds. L'affaire fit les gros titres en Afrique du Sud, mais je ne saurais dire l'impression qu'elle fit sur un garçon de neuf ans.

Bien qu'Ali fût absent des rings pendant plus de trois ans, il ne resta pas inactif: il s'était embarqué dans une série de conférences et de *talk-shows*, il apparaissait dans des publicités, il eut même un job dans une éphémère comédie musicale de Broadway, intitulée *Buck White*. Bref, il faisait ce que font les célébrités en tout genre pour continuer à placer leur trombine et leur nom sous les projecteurs afin de promouvoir leur « marque ». Il passa du ring au méga-cirque des signatures et des apparitions. Il prenait aussi la parole dans des mosquées pour soutenir la cause des Black Muslims. Mais, qu'on s'en moque ou qu'on les prenne au sérieux, bien peu de ces activités filtraient en Afrique du Sud.

En 1970, alors que j'avais douze ans, un tribunal fédéral rendit sa licence de boxeur à Ali. Il fit son premier retour à Atlanta, lors d'un combat contre Jerry Quarry qu'il remporta au troisième round sur K.-O. technique. Six semaines plus tard, il battit Oscar Bonavena, ce qui permit une rencontre pour le titre de champion du monde contre Frazier l'année suivante. C'était un match que Frazier lui avait promis si jamais il retrouvait sa licence.

Nous n'avions pas la télévision en Afrique du Sud à l'époque. Les nouvelles nous parvenaient par la radio et les journaux. Le Combat du siècle produisit une avalanche d'articles dans la presse. Mon père lisait le *Pretoria News* et deux hebdomadaires, le *Sunday Times* et le *Sunday Express*, c'étaient donc mes principales sources d'information. Au cours des préparatifs du combat, j'ai commencé à rassembler des coupures de presse, et pendant les cinq années suivantes, j'ai conservé tout ce qui me tombait sous la main

concernant Ali, découpant des centaines d'articles et les collant dans des albums. Quarante ans plus tard, ils sont étalés sur une table à tréteaux à côté de mon bureau tandis que j'écris. Je l'avoue : j'écris ces lignes parce que ces albums existent.

Le cœur de mes archives, ce sont trois cahiers de dessin de la marque Eclipse avec une feuille de papier calque entre chaque page. Ces recueils ont une couverture en carton couleur chamois, portent le logo Eclipse flanqué de l'obligatoire mention bilingue « *drawing book/tekenboek* ». Au milieu de la couverture, un titre est écrit à la main : ALI I, ALI II, ALI III. Les coupures sont couleur tabac et craquelées. Quand je les passe entre mes doigts, je m'imagine que le garçon qui a lu le premier ces articles et moi ne formons qu'une seule et même personne.

Branko

Je suis le sportif de la famille. Mon frère Joe tape à l'occasion dans un ballon sur la pelouse, mais quand j'ai besoin de lui dans les buts pour m'entraîner aux penalties, il plonge le nez dans son livre. Et voilà qu'il se transforme soudain en fan de boxe. Ce n'est pas que j'aie vu beaucoup de matchs. Je me suis rendu à quelques tournois des Golden Gloves à Berea Park avec mon cousin Kelvin : on monte un ring sur le terrain de cricket, devant la tribune. Nous préférons le catch au Pretoria City Hall.

Ce qu'il y a de bien dans ce genre de lutte, c'est que les règles sont faciles à comprendre. Si Jan Wilkens entre en lice, on sait qu'il va gagner. C'est un grand Afrikaner, le champion d'Afrique du Sud. Kelvin s'époumone pour lui. Mon favori est Rio Rivers. Il ne gagne pas souvent, mais il se bat bien. La dernière fois que mon cousin et moi avons été voir un match, Papa a insisté pour qu'on emmène Joe

et Rollie – le petit frère de Kelvin. Un fiasco: Joe s’est mis à encourager Sammy Cohen. Sammy n’est qu’un chialeur en justaucorps noir. Il semble n’avoir pas dormi depuis trois jours et perd chaque fois. C’est son rôle. Joe ne comprend pas ce principe: on n’est pas censé encourager les glandeurs.

Et maintenant son coup de cœur pour Ali. Il l’a chopé comme une varicelle. Le virus de la boxe s’est répandu partout à cause du match à venir entre Ali et Frazier. Évidemment, je soutiens Smokin’ Joe Frazier. J’aurais été pour lui de toute façon, et le fait que mon petit frère a pris parti pour l’autre camp me renforce dans mon choix. Une occasion supplémentaire de lui casser les pieds.

Joe Frazier va donner une leçon à Cassius Clay, affirme Papa. Il va faire cracher sept sortes de saloperies à cette grande gueule.

Huit sortes, je dis.

Maman intervient: Attention à ce que tu dis.

Bah, huit ce n’est qu’un chiffre.

Papa ne l’appelle pas Mohamed Ali. Jamais de la vie. Ce sera toujours Cassius Clay. Ça irrite mon frère jusqu’aux larmes. Parfois il s’en va dans la cour, derrière le logement des domestiques, et fracasse des cartons à tomates avec une barre de plomb.

Le sport, c’est mon affaire, et j’aimerais qu’il ne s’en mêle pas. Mon plan est de gagner un jour le Tour de France. Je préfère les courses sur route, et je fais de la piste hors saison pour garder la forme. Le cyclisme n’est pas un sport populaire par ici. Les bons jours, cinquante à soixante coureurs se pointent au vélodrome Pilditch à Pretoria West le vendredi soir, la plupart des vétérans, une poignée seulement vient des écoles. On nous appelle les Cadets, un terme stupide que nous n’utilisons jamais. Les tribunes sont presque vides: les épouses, petites amies et mères se concentrent sur quelques rangées, des couvertures au

crochet sur les genoux. Dix rangées plus haut, sous le toit de tôle glacial, Joe porte un bonnet tricoté avec un énorme pompon. Il aurait préféré rester à la maison, mais Papa a ordonné: Vous les garçons, vous devez vous serrer les coudes. Quand retentit le coup de pistolet du départ, ou la cloche du dernier tour, il fait semblant de regarder. Les courses par élimination, à cause du mot, ne l'intéressent qu'à moitié. Il lit, le livre sur ses genoux, ganté de cuir noir, tournant maladroitement les pages des *Contes de Canterbury* ou de *David Copperfield*. Son pompon explosif, le plus gros jamais fabriqué par Maman, oscille sur sa tête comme un mauvais sort.

Quand je vais au lit, je le trouve en train de boxer son ombre. Il est censé dormir, mais il a fait pivoter la lampe du bureau pour projeter sa silhouette sur le mur près de la fenêtre. Il sautille et zigzague, dit-il.

Ja, je réponds, comme un faux bourdon.

Joe

Sur la couverture du premier album – cahier rempli de chutes et de bagarres – j'ai tracé le mot ALI en capitales droites avec un ruban adhésif double face rouge pris dans le garage de mon père. Quand le ruban desséché est tombé comme une vieille croûte, laissant la tendre empreinte du nom sur la couverture, j'ai souligné le contour de chaque lettre au stylo-feutre noir pour lui donner du relief. Le chiffre derrière le nom a été ajouté quand le nombre des coupures de presse a exigé un second album.

Dans ALI I, la première coupure est intitulée en rouge «Le Combat du siècle». Elle était sortie la veille du match. Comme la plupart des articles, elle n'est pas référencée, mais à en juger par la police de caractères et par l'agencement, elle provient du *Sunday Times*.

Il s'agit d'une page bien remplie. On y trouve des dessins d'Ali et Frazier côte à côte, et entre eux, sous le titre « Comparaisons », toutes les statistiques concernant leur poids, leur taille, leur allonge, leur tour de taille, de cuisse, de poitrine (normale et gonflée), de poings et de biceps, et finalement leur âge. « Ce que disent les chiffres » dans le langage des chroniqueurs de boxe. En dessous est déployée « L'histoire de leurs combats » avec les hauts faits de la carrière de chacun, accompagnés d'une photo. Celle de Frazier mettant K.-O. Bob Foster, son challenger le plus récent, est inhabituelle. La seconde en revanche figure dans les annales du sport : Cassius Clay debout devant un Sonny Liston prostré, après l'avoir étendu au premier round de leur match retour en mai 1965. Le bras droit de Clay en angle droit sur la poitrine, comme s'il voulait poursuivre, les yeux plongeant sur Liston, de la hargne plein la bouche. Un résumé parfait de ce qu'est vraiment une rencontre de boxe. Ali, surnommé La Lèvre de Louisville, a raconté plus tard à un journaliste ce qu'il criait : Relève-toi, bats-toi, tocard !

Le reste de la page est dédiée à Frazier. Ses commentaires expliquent pourquoi le combat suscite un intérêt intense. Clay a perdu sa licence parce qu'il a refusé d'être enrôlé dans l'armée des États-Unis. C'est bien une chose que je ne peux approuver. Frazier poursuit en racontant à David Wright qu'il avait essayé d'entrer dans les Marines quand il avait à peine quinze ans, mais qu'il avait échoué aux tests de quotient intellectuel.

Plus loin, il décrit son enfance de fils de métayer manchot en Caroline du Sud, son travail en zone d'abattage dans un abattoir de Philadelphie, où il commença à boxer pour éviter de prendre du poids, l'importance de la Bible dans sa vie. Récemment, je suis resté scotché par le chapitre 7 du Livre des Juges – quand Gédéon combat contre des tribus et tout le monde. Gédéon avait à peine quelques hommes face à des milliers, mais il a gagné la guerre parce qu'il avait le

Seigneur à ses côtés. C'est exactement mon état d'esprit face à Cassius Clay.

Le chapitre 7 des Juges décrit l'un de ces épisodes joyeusement brutaux où les hommes vertueux châtient leurs ennemis. En l'occurrence le Seigneur livra les Madianites aux mains d'Israël. Il ordonna à Gédéon de choisir délibérément un petit groupe d'hommes, pas plus de trois cents sur les milliers de disponibles. Gédéon entraîne l'ensemble de ses hommes au bord de l'eau, démobilise tous ceux qui s'agenouillent pour boire et ne retient que ceux qui prennent l'eau dans leur main et lapent « comme le chien ». Ces hommes partent à l'assaut du camp ennemi, armés de trompettes et de torches plantées dans des cruches, et au bout du compte, les Madianites sont bel et bien châtiés. Les princes Oreb et Zeeb sont tués, leurs têtes coupées et apportées à Gédéon sur les rives du Jourdain.

Le Livre des Juges n'est qu'une opacification du cristallin, mais en lorgnant à travers, apparaît l'aversion de Frazier pour un homme qui a renoncé au christianisme pour une « religion étrangère » et refusé de se battre au Vietnam.

La semaine précédant le combat, Ali et Frazier figurèrent en couverture du *Time* sous le titre « Guerriers à cinq millions de dollars ». Le long article, fondé sur des heures d'entretiens avec les deux boxeurs, résumait le symbolisme simpliste du match : Une habile publicité a fini par mettre face à face Frazier le bon citoyen contre Ali le réfractaire, Frazier le champion des Blancs contre Ali le grand espoir des Noirs, Frazier le solitaire tranquille contre Ali l'inarrêtable grande gueule, Frazier le baptiste sans artifice, lecteur de la Bible contre Ali le musulman débiteur de slogans.

Le 8 mars 1971, 20000 personnes s'entassèrent au Madison Square Garden pour ce qui s'avéra l'un des matchs les plus mémorables dans l'histoire des poids lourds. Le combat tint la distance, et à la fin les trois juges à l'unanimité se déclarèrent en faveur de Frazier.

C'est le plus beau jour de ma vie, dit mon père. À part celui où j'ai épousé ta mère, le jour où elle a donné naissance à ta sœur et le jour où j'ai acheté ma première voiture, une Chevrolet 38 avec un spider. Bon Dieu, c'était une belle voiture.

Branko

Je suis un glorieux chauffeur de taxi, dit Papa. Je devrais mettre une enseigne sur le toit de ma voiture.

Nous roulons ce samedi soir pour aller chercher Sylvie à une fiesta dans la salle de la Tortue. Habituellement ce grand hall est réservé aux patineurs à roulettes, mais ce soir se produit un groupe. Lorsque nous l'avons déposée, un garçon en chemise rose s'appuyait sur une colonne en fumant une cigarette. C'est le bassiste, a-t-elle dit. Papa a glissé: N'importe quel blanc-bec peut jouer de la guitare basse.

Les rues autour de la salle de spectacle sont bondées, mais Papa trouve une place proche du grand hall. Nous ne sommes que deux, Maman est restée à la maison avec Joe.

La ponctualité, pour mon père, signifie arriver avec une demi-heure d'avance. Il passe donc son temps à attendre, prêt à s'impatienter à l'approche de l'heure. Sylvie est toujours en retard, surtout les soirs de musique. Elle soutire parfois jusqu'à quinze, vingt minutes de rab. Je le jure, dit Papa, si tu me laisses encore une fois attendre de la sorte, j'entre et je te traîne hors de la piste de danse. Elle mourrait de honte s'il le faisait, mais jamais il n'osera. D'abord parce qu'il est en pyjama sous son vieux pardessus pied-de-poule qu'il s'est offert avec sa première paye. C'était l'époque où Moses est tombé du bus. Ensuite parce que Sylvie sait toujours se débrouiller.

Papa ouvre la vitre d'un centimètre afin que nous ne soyons pas trop embués. La musique du hall pénètre avec

l'air froid. *Whiter Shade of Pale*. Ils ont entamé les slows, c'est mauvais signe, selon les critères de Papa. Il a laissé la clé de contact, afin que ses feux de position restent visibles et qu'un plaisantin ne vienne pas tamponner la voiture. Une petite lumière verte brille sur le tableau de bord. Nous sommes garés sous un platane, les réverbères projettent une dentelle d'ombres feuillues sur le capot. Lorsque des voitures arrivent par derrière, de longues ombres rampent lentement sur la cabine. Je ne devrais pas m'endormir comme un gosse, mais au bout d'un moment ma tête se fait lourde, je respire l'odeur animale du siège en cuir qui craque chaque fois que Papa remue le pied.

J'ai dû m'assoupir, car voilà Sylvie à la vitre. Elle a dix minutes d'avance, elle traîne son amie Glenda. Quel que soit le temps, elles portent toutes deux des boléros. La vieille astuce : elle veut rester un peu plus longtemps, l'amie n'est là que pour rendre le refus plus difficile à Papa. Papoune, dit-elle, tout le monde danse encore. Qui est tout le monde, répond-il. J'aimerais bien le rencontrer. Mais il finit toujours par dire oui. Sylvie, c'est sa princesse.

Les bras de Glenda ont la chair de poule. Peut-être faudra-t-il la ramener chez elle à Valhalla après coup.

Papa se plaint d'avoir à conduire, mais rien ne l'intéresse autant. Le dimanche, au sortir de l'église, il aime dire : Je pense que le temps est venu d'aller voir si les poissons mordent. Cela signifie que nous partirons en promenade au barrage de Hartebeestpoort ou à Bon Accord, parfois même plus loin du côté de la rivière Pienaars ou de Loskop. Papa aimait pêcher dans ses jeunes années, les lacs sont ses points de repère. Les autres membres de la famille en ont assez de ces endroits, nous préférierions Bapsfontein ou The Fountains à l'entrée de la ville, mais Papa ne s'en lasse pas. Il aime se trouver au bord de l'eau, pas dedans, à regarder les gens naviguer sur leur bateau à moteur ou lancer leur ligne. Ces sorties ne déplaisent pas

à Maman parce qu'elles lui offrent le temps de tricoter. Le temps d'un aller-retour à Pienaars, elle peut achever tout le devant d'un gilet.

Bon Accord, cela sonne grandiose, mais ce n'est qu'un puisard d'eau boueuse perdu dans un enchevêtrement d'ornières et de broussailles. Il n'y a pas d'emplacement pour caravanes, les campeurs se ménagent des endroits sous les épineux pour planter leurs tentes. Cela sent la boue et le poisson triste. Nous cahotons d'un coin de pêche à un autre. Nous cherchons la berge où l'oncle Arthur et Papa montaient leur tente le week-end du temps où aucun des deux n'était marié.

Maman et Sylvie restent dans la voiture pendant que nous explorons les environs. Papa pique dans une direction, les mains derrière le dos. S'il trouve un pêcheur à la ligne sur sa chaise de camping, il entamera une discussion sur les cannes à pêche et les moulinets. Joe et moi prenons le sens inverse. Nous ramassons de vieux appâts, des bouts de carpe puants ou de mieliepap¹ accrochés aux hameçons, et nous nous prenons les pieds dans des enchevêtrements de lignes bleu-vert qui ressemblent aux touffes de cheveux que Sylvie extrait de sa brosse et laisse au bord de la baignoire.

Il y a de l'agitation à notre retour. Un lourdaud en Studebaker s'est embourbé, renversant sa remorque de bateau au bord de l'eau.

Papa insiste pour que nous lui venions en aide. Je porte mes nouvelles chaussures de course avec des bandes rouges et bleues sur le côté; je veux les enlever pour mettre les pieds dans l'eau, mais Papa me l'interdit. Tu vas marcher sur un hameçon ou un truc de ce genre et tu attraperas le tétanos comme l'oncle Franjo. Entre dans l'eau et pousse.

Ce ne sont que des baskets, dit Joe. Chacun connaît

¹ Farine de maïs, plat de base dans le pays (toutes les notes sont du traducteur).

pourtant la différence entre basket et chaussure de sport. Il porte de vieilles godasses sans lacets.

Le conducteur de la Studebaker emballe le moteur, les roues patinent et la voiture s'enfonce un peu plus dans la boue. Papa va lui parler. L'homme sort, marche à grands pas vers la terre ferme. Papa se met derrière le volant, il sait comment jouer avec l'embrayage et, grâce à notre poussée, la voiture et la remorque se dégagent. Le conducteur applaudit.

Mes chaussures sont couvertes d'une épaisse boue noire. Joe rince ses pompes dans l'eau, moi je ne peux pas faire grand-chose.

On va les retoucher avec du blanc, dit Maman. Elles seront comme neuves.

Mais elles ne seront jamais comme avant. Papa m'oblige à les mettre dans le coffre afin qu'elles ne salissent pas le tapis qu'il a placé sur le tapis de sol de sorte que ce dernier reste propre. Le jour où il vendra la Zephyr, bientôt, le tapis de sol sera en parfait état.

Sacré singe sans cervelle, maugrée-t-il sur le chemin du retour, en pensant au type embourbé.

Pourquoi alors l'avons-nous aidé? je demande.

Il ne répond pas. Maman intervient donc: C'est ce qu'il faut faire. On aide ses voisins, et quand on a des problèmes, ils vous aident en retour. Espère-t-on.

Nous nous arrêtons dans le quartier de Sunnyside. Normalement, nous partons tous faire du lèche-vitrine, sauf Joe qui fouine dans les espaces d'échange de livres. Mais cette fois-ci, je ne sors pas de la voiture, car je ne veux pas marcher pieds nus en ville comme les araignées¹.

¹ Terme péjoratif pour désigner les Afrikaners.

Joe

L'organisateur du Combat du siècle était un personnage théâtral nommé Jerry Perenchio qui clamait allègrement: Je ne connais rien à la boxe.

Perenchio était un novateur. Avant même le match, il avait eu l'idée de vendre aux enchères les gants et les chaussures des boxeurs. Si une compagnie de cinéma peut mettre à prix les mules rouges de Judy Garland... ces choses-là doivent avoir de la valeur. Pour ce match, il faut oublier les normes du passé. Ça transcende la boxe... c'est du show-business.

Les puristes de la boxe n'étaient pas satisfaits de la tournure des événements. Ils s'érigèrent contre la comédie, les ficelles du vaudeville, les changements de costumes; leur ressentiment ne fit qu'attiser le feu. Le cirque était arrivé en ville, on ne pouvait plus revenir en arrière. En tête de cortège, enfilant son rôle comme un gant, paraissait Mohamed Ali. Il avait irrité les autorités pendant des années: ses rodomontades lors de la pesée avant son premier match avec Liston lui avaient valu l'expulsion de la salle et une amende. Cela parut inoffensif en comparaison avec l'atmosphère de carnaval précédant la rencontre avec Frazier. La veille du match, le *Time magazine* décrivit de façon vivante la suite d'Ali: Voici Bundini, le soigneur, son accompagnateur mystique qui l'appelle «Bénédiction de la planète»; un gestionnaire dont le seul travail est de peigner la chevelure d'Ali; de sinistres agents des Black Muslims interchangeable; l'imperturbable Angelo Dundee, son entraîneur depuis 1960; l'écrivain Norman Mailer, l'acteur Burt Lancaster; son père Cash Clay en pantalon pattes d'éph' de velours rouge et chapeau de paille; un gros joueur de Philadelphie qui circule en Duesenberg; et son frère Rahaman Ali (connu jadis comme Rudolph Valentino Clay), son béni oui-oui. **Ali avait dit auparavant que l'Amérique blanche était désarçonnée par le spectacle de Noirs flambeurs, par des hommes**

en chapeau et vison, des femmes en robes pailletées, des Cadillac customisées.

La vue de deux hommes se bourrant de coups sans raison a toujours suscité l'attraction des curieux, de façon toute simple ou morbide, ne connaissant rien à la finesse du combat, juste par goût du sang. Alors que se pointait l'ère des médias de masse, la boxe se mit à ressembler plus à un spectacle qu'à un sport ; elle suscita un intérêt nouveau auprès de gens comme moi, ces admirateurs incultes presque incapables de distinguer un crochet d'un *jab*.

Si boxer ne me disait rien, mon intérêt pour Mohamed Ali était dévorant. J'aurais pu en oublier l'ampleur, puisque nous oublions beaucoup de ce que nous pensions jadis, s'il n'y avait eu ces coupures, ces archives.

Quand mon obsession a fini par se résorber, j'ai rangé les albums et les coupures détachées dans une boîte en carton. Avec le temps, j'ai quitté la maison de mes parents pour l'université, j'ai laissé la boîte dans une commode. Mais on ne se débarrasse pas si facilement du passé. J'ai voulu devenir écrivain, et cette boîte en est venue à représenter une clé de mon passé. Comme un journal intime codé, la trace la plus complète de ma vie d'adolescent que je pouvais consulter, en dépit du fait que je n'y figurais pas une seule fois. J'ai récupéré la boîte chez mes parents et elle m'a suivi dans la douzaine de lieux où j'ai habité.

Pendant vingt ans, j'ai feuilleté ces albums si souvent que je m'y perds, essayant d'écrire à leur sujet, intrigué chaque fois de ce qu'ils pourraient révéler du monde dans lequel j'ai grandi. Un livre m'échappait. Pourquoi ? Je n'étais pas certain de ce que je cherchais : je ne savais pas quelles questions poser à ces pages jaunies. Chaque passage à travers ces archives se traduisait par un brouillon de chapitre ou d'épisode. Il produisait aussi de nombreuses pages de notes, de grandes lignes, d'associations éparses, de structures ébauchées, de sommaires et de

citations, tout cela s'empilant dans un classeur à levier, révisé et annoté à chaque consultation. Finalement, ce dossier rempli de notes contradictoires devint un obstacle aussi intraitable que les albums eux-mêmes, des ombres d'intentions obscures planant sur la page blanche d'un livre en devenir.

Branko

Nous avons vécu cinq ans à Clubview. Avant cela, nous étions locataires à Pretoria West, mais maintenant, cette maison nous appartient. Elle a des allures de ranch, ce qui signifie que toutes les chambres sont alignées et que le garage jouxte le salon. Les fenêtres à double vitrage sont presque aussi grandes que la porte du garage. C'est comme si nous avions déménagé en Amérique.

Dans chaque chambre, un mur est recouvert de papier peint. Un mur seulement, cela fait moderne, ne me demandez pas pourquoi. Dans la chambre de Sylvie, il s'agit de scènes de la dynastie Ming. L'on voit des pèlerins tracer leur chemin dans le paysage couleur thé ou se reposant sous des pagodes et des arbres frémissants. Dans la chambre que je partage avec Joe, le papier est une toile de fond bleu ciel, avec des montgolfières, des navires à aubes et des Bugatti. Comme une page de Jules Verne. Dans le salon, derrière la cheminée, le mur est recouvert de papier qui ressemble à du pin nouveau. Le manteau de la cheminée est en ardoise véritable.

Dans le foyer trône, tel un module lunaire, un chauffage à l'huile. Papa ne croit pas au feu de bois : à part le risque d'incendie, il a horreur de l'odeur du charbon et de la suie. Il aime que les choses aient plus d'une seule utilité. C'est pourquoi il a apporté à la maison une table basse recouverte de formica vert, ornée d'une lampe (comme il

dit), avec deux ampoules tombantes donnant des nuances d'orange.

Les devoirs sont finis, la vaisselle est faite. Papa se détend dans son fauteuil près de la radio-tourne-disque, les jambes étendues, sa tête tournée vers le commentateur. Personne ne s'assied jamais dans le fauteuil de Papa. Nous sommes aussi attachés à nos chaises que les chaises à leur emplacement dans le salon : leurs pieds ont creusé de petits creux dans le tapis, elles occupent leur place à jamais. Papa lit le *Pretoria News*. Avant le dîner, il l'a parcouru jusqu'à l'éditorial, à présent il lit les pages sportives et les petites annonces.

Un plaisantin de Villieria vend une caravane Sprite 400, dit-il.

Maman ne réagit pas. Elle aurait dû s'enquérir du prix que Papa voudrait y mettre.

Il ne demande que sept cents rands, poursuit-il quand même.

Rien ne lui échappe. Un plaisantin de Villieria qui vend une caravane, les Harlequins qui battent le CBC Old Boys 2-1 en hockey sur gazon, les Russes qui menacent d'envoyer un homme sur la lune – foutus Ruskofs, ça reste à voir –, il sait tout.

Aux mains oisives le diable trouve du travail ; c'est pourquoi celles de Maman sont toujours occupées. Chaque été, elle tricote pour chacun de nous un chandail en vue de l'hiver. Elle prépare au crochet des vêtements pour enfants, des chaussons, des paletots, des couvre-lits, des patins, des napperons. À la demande du reste de la famille, elle réalise des gilets et des tricots qu'elle présente aux acheteurs sous cellophane, comme s'ils sortaient de chez Garlicks.

Ce soir, elle est en train de découper un haut pour Sylvie. Elle s'agenouille sur le tapis avec tout son matériel et le motif sur papier calque épinglé bien à plat. C'est toujours mieux de découper à même le sol, dit-elle. Elle fabrique

beaucoup des vêtements de ma sœur, afin de suivre la mode sans faire sauter la banque (comme dit Papa). Nous avons connu des robes trapèze, des robes tablier à petites fleurs. À présent ce sont des boléros. Joe a répété ce mot toute la soirée comme s'il apprenait une langue étrangère. *Boléro, boléro, boléro*. Quand il agit de la sorte, j'ai envie de lui casser la figure.

Papa dépose le *Pretoria News* et prend le *Reader's Digest*. Un coquelicot de soie rouge en sort comme une langue. Le *Digest* arrive chaque mois, accompagné une fois sur deux d'un volume des *Condensed Books*. C'est du racket, dit-il. On vous les envoie, que vous les vouliez ou non, mais il faut les payer. Il empile ces livres par terre près de son lit. La pile cependant ne monte pas, car chaque fois qu'il rajoute un livre, Joe s'empare de celui de dessous.

Pour votre édification et votre plaisir / nos grands titres du jeudi soir.

Monte le son, demande Papa, les informations vont commencer, mais Joe feint de ne pas entendre. Assis à la table de la salle à manger, coincé contre le mur, il s'active sur un grand cahier de dessin avec une série de feutres. Il fabrique son premier album sur Ali. Je me lève pour aller monter le son.

D'entre ses lèvres, Maman prélève trois aiguilles comme des arêtes et les fiche dans sa pelote à aiguilles. Où sont mes ciseaux? Elle commence à vider son nécessaire à tricot. Cette chose verte, c'est mon chandail d'hiver. J'aurais aimé qu'elle me demande mon avis. Plutôt crever que d'enfiler ça. Ce gros tas de coupures pris dans une pince à dessin ressemble à un mot croisé. Et ce calepin noir où elle inscrit chaque dimanche soir le hit-parade, pour savoir quelles chansons grimpent ou descendent, afin de parier sur celle qui deviendra numéro un. Et ces choses-là, ce sont des lapins. Elle les tricote pour la fête de l'école, et chacun a un gilet différent.

Fichtre, Pats, s'étonne Papa. Ils se multiplient donc là-dedans?

Ce n'est pas drôle, Bo. Quelqu'un a-t-il vu mes ciseaux?

Joe se sert des ciseaux de couture pour découper un article du journal. Ce ne sera pas drôle non plus au moment où Maman le découvrira. Les ciseaux de couture ne sont destinés qu'à la soie et au satin. Ils sont censés traverser la mousseline comme un couteau chaud dans du beurre. Il nous est strictement interdit de nous en servir pour des projets scolaires. Mais Joe se sort toujours des affaires de meurtre.

Il est neuf heures et demie – largement au-delà de l'heure du coucher, dit Papa – quand Sylvie essaie son boléro, mais en fait ce n'est qu'un gilet.

CHAPITRE 2

Leçons

En accrochant quelques hameçons à un fil à plomb et en cherchant des traces d'herbes ou de vase au fond du lac, on peut vite dénicher les bancs de boue. Eric Willsden a pris dimanche une carpe miroir de 5 kg à Meerhof.

Pretoria News, juin 1971

Branko

Le 7 novembre 2011, Joe Frazier meurt d'un cancer du foie. Cela passe aux nouvelles, dans les journaux, partout sur Internet.

Joe m'appelle quelques jours plus tard, il semble bouleversé. Peut-être s'est-il fait agresser une fois de plus, je me dis, car il a le don pour attirer pépins et histoires sombres. Mais non, il s'agit d'un problème lié à son travail, et par *travail*, il entend son écriture, comme si tout le reste n'était que loisir. Il faut qu'on parle, souffle-t-il. Je ne suis pas la personne vers laquelle il se tourne habituellement, et puis ce n'est pas le moment. Jordan, mon fils sur le tard – nous pensions à Louis, les amis penchaient pour Michael – est en train de fabriquer un film sur son ordinateur portable, probablement un mix (c'est son expression) de *Pulp fiction* et d'autre chose, et j'ai promis de l'aider à travailler le son avec lui cet après-midi. Je suis curieux de savoir ce que ça donne, la pulpe de *Pulp*: de la purée? Mais je suis encore plus intrigué par la dernière crise de mon frère.

Il débarque avec une caisse en carton siglée Easy Care. Tandis que j'essaie de me souvenir où je l'ai déjà vue, il la vide sur la table de la salle à manger. Les albums ALI! Pas vus depuis trente ans. Nous feuilletons le premier, ou plutôt, il tourne les pages et je jette un coup d'œil. Plusieurs coupures se sont détachées, il fait attention de les garder en bon ordre, glissant la paume sous les feuilles de papier

calque, les tournant avec tendresse, comme un archiviste s'occupant de gravures rares. Il ne lui manque que les gants blancs en coton. Il a coché les coupures détachées au crayon pour indiquer leur provenance : les chiffres, les mots clés dans le coin correspondent à ceux qui figurent sur les cicatrices du scotch brun. Pourquoi conserver de l'ordre dans cette pagaille ?

Je pose la question, mais il fait *chut* comme un bibliothécaire austère. *Regarde*. Regarde encore. Les archives vont tout clarifier.

Les archives ! Je vois. Voici une petite note incrédule sous le titre « Lu tel quel » signalant que l'agence de presse soviétique TASS n'avait pas consacré plus de quelques lignes au Combat du siècle, notant simplement que le sportif nègre Cassius Clay, connu aussi sous le nom de Mohamed Ali, avait été battu aux points par Joe Frazier. Voici une photo d'Ali cognant Jimmy Ellis au-dessus de la légende « Ali dit qu'il s'est montré clément ». Une autre, prise après le combat, titrée « Ali grimace ». Dans l'article en dessous : Cassius Clay dit qu'il a reçu un visa pour se rendre en Afrique du Sud. Mais les porte-paroles du gouvernement à Pretoria objectent qu'ils n'ont reçu aucune demande de la part du boxeur. Je ne m'en souvenais pas. Est-il vraiment venu en Afrique du Sud ? Avant que je ne pose la question, Joe a déjà tourné la page. « Buster cassé » à présent. Pauvre Buster Mathis à quatre pattes après avoir pris un coup à retardement d'Ali. « La nouvelle arme d'Ali », explique un titre. Page tournée. Pause ici ou là, afin que je puisse bien voir ou parcourir un paragraphe, désignant du stylo un titre, dépliant des coupures en accordéon pour me montrer Ali bouche largement ouverte. Attitude de grande gueule.

C'est un fait : Joe est un piètre archiviste. Il aurait dû conserver de pleines pages des journaux et des magazines, il aurait pu les mettre dans des dossiers en carton, utilement numérotées et indexées, ou bien les classer dans des

chemises, selon chaque match. Au lieu de ça, il les avait découpées, et ridiculement pliées comme des origamis compliqués, attachant une partie des coupures à la page avec du ruban adhésif, casant autant de thèmes que possible sur une page unique. Certains de ces assemblages sont ingénieux, avec cinq ou six articles se dépliant en un agencement futé comme un livre animé pour enfants. Mais l'emploi du scotch était inexcusable. Tout archiviste vous dira que c'est la dernière chose à faire si l'on veut conserver des coupures ou des photos. La colle décolore le papier et le fragilise, le scotch sèche et se recroqueville. Les coupures sont jaunâtres ou brunâtres, de la couleur qu'on trouve au bout des doigts d'un fumeur de Texas Plain, un paquet par jour. On ne peut pas incriminer Joe sur un point : c'était bien avant le papier exempt d'acide, exempt de bois, sans parler des informations sans papier. Ni les textes exempts de faits. Mais les cicatrices du ruban adhésif, c'est sa faute. Aucun doute.

Là encore, l'idée qu'il créait des documents d'*archives* ne lui a jamais traversé l'esprit. C'est amusant de l'entendre parler aujourd'hui en ces termes. Ce sont des albums de collages. Sylvie en avait deux, dédiés à Cliff Richard. Ou s'agissait-il des Beatles? Qu'il ait fabriqué un objet pour la postérité est une perspective absurde. Un gamin de treize ans avec un petit duvet sur les joues? Son horizon, c'était la cloche de l'école du vendredi après-midi. S'il caressait des images d'avenir, c'était le rêve de conduire une Jaguar type E, comme Marc Condor, une rouge avec des rayons, ou d'avoir une copine splendide mais ne le sachant pas, car frappée de cécité par une curieuse maladie à l'âge de six ans. Un truc que je n'aurais évidemment pas inventé.

Des années plus tard, quand Joe se trouvait en Californie, en sortant mon fourbi de la commode encastree de Clubview en vue d'une convocation militaire, je suis tombé sur cette boîte et je l'ai ouverte par curiosité. Sur la première page de l'album que nous sommes en train de

feuilleter à présent, figurait le titre ALI contre FRAZIER – AVANT, écrit au feutre, en lettres joufflues entourées de lignes de couleur, comme des ondes de choc, lointain écho du psychédéisme de banlieue. Je me le représentais, penché sur la table de la salle à manger pour colorier cette écriture à la Henry Moore, sa main recourbée à cause de sa façon toute particulière de tenir le feutre, comme s'il avait le poignet cassé. Il portait un soin maniaque à tous ses travaux scolaires, se créant des difficultés sans fin à copier au trait des dessins d'encyclopédie ou à découper des photos dans des prospectus. À l'inverse d'un poids plume normal, il en faisait toujours trop. Il voulait plaire désespérément, je suppose. Faire en sorte que tout un chacun se sente paresseux, honteux face à sa faculté à dessiner. Terrifié d'avoir tort, de ne pas connaître la bonne réponse, d'avoir l'air d'un imbécile. J'aurais dû jeter ce précieux album quand j'en avais la possibilité.

Qu'attend-il de moi ?

Nous achevons ALI I. Toute une page de coupures est consacrée à la visite d'Ali en Afrique du Sud. Le dessinateur Wilbur commente: Le gouvernement simule-t-il un combat avec Clay? Une autre concerne son match contre Al «Blue» Lewis à Dublin en 1972. Le surnom de Lewis lui vient de son goût pour les costumes bleus et les voitures bleues. Cela me rappelle cette blague à propos de Mike Schutte, le champion sud-africain. Tu as quoi comme voiture, Mike? Mike se grattant le crâne: une bleue. Neil Allen, qui a suivi la rencontre de Dublin pour le *Times*, estime qu'elle démontre que Clay n'a pas un punch très puissant. Le *Pretoria News* raconte que Clay a expédié calmement et brutalement un autre adversaire. Chuck Nary, le manager du perdant: Plus qu'autre chose, c'est l'épuisement qui a vaincu Lewis.

Moi aussi, je suis fatigué de ces photos défraîchies d'hommes qui se balancent des coups. Combien y a-t-il de